P. Dr. Léon Elders, S. V. D.
Membre de l'Académie Pontificale de S. Thomas
Professeur au Grand Seminaire de Rolduc

LES DESTINATAIRES DE LA *SOMME CONTRE LES GENTILS*

La *Somme contre les gentils* est une œuvre extra-scolaire de saint Thomas, c'est-à-dire qu'elle ne faisait pas partie de son enseignement ou de ses autres obligations académiques. C'est la conviction presque commune des historiens de la vie et des œuvres de saint Thomas que celui-ci a commencé la rédaction de cet ouvrage vers la fin de son premier séjous à Paris (1258-1259) (1), et qu'il l'a terminé en Italie, à Naples et à Orvieto (2). L'autographe de plus de 60% du texte a été conservé, à savoir à partir du premier livre, chapitre 13, jusqu'au troisième livre, chapitre 120. Cela nous permet de voir comment saint Thomas travaillait, corrigeait son texte et ne cessait pas de faire des révisions. Au deuxième livre il cite le *De generatione animalium* d'Aristote dans la traduction de Van Moerbeke terminée le 23 décembre 1260. Cela signifie que la rédaction de ce livre remonte au plus tôt à 1261. Probablement même une partie du premier livre a été écrite en Italie et seulement les premiers chapitres à Paris.

Selon une ancienne tradition, saint Thomas aurait rédigé la *Somme contre les gentils* pour donner suite à une demande de la part de missionnaires dominicains espagnols qui, avaient besoin d'un ensemble d'arguments pour exposer et défendre la doctrine de la foi ainsi que ses presupposés philosophiques. Une observation de Pedro Marsilio (Barcelone, 1313) dans sa *Chronique* semble le confirmer: saint Raymond de Peñafort aurait demandé à Thomas d'« écrire une ouvrage contre les erreurs des infidèles à l'usage des missionnaires dominicains qui travail-

(1) Témoignage d'Antoine de Brescia au procès de béatification: Thomas vivait si pauvrement à Paris qu'il écrivait sa Somme sur des morceaux de parchemin de fortune.

laient en Espagne (Aragon) et en l'Afrique du Nord ». On sait en effet qu'au XIIIème siècle des conversations fréquentes ont eu lieu entre des missionnaires et des représentants des communautés juives et musulmanes en Espagne. Ceux-ci avaient souvent des connaissances approfondies de la philosophie. On comprend que les missionnaires sentaient le besoin d'un arsenal d'arguments pour réfuter les théories erronées et montrer que les mystères de la foi, non seulement ne sont pas en contradiction avec la raison, mais qu'ils ont une signification profonde et admirable. Effectivement l'auteur espagnol Raimond Martin s'est servi de plusieurs passages de la *Somme contre les gentils* dans son livre *Pugio christianorum* (environ 1270): il a repris la *Somme contre les gentils* I 70, — le chapitre sur la science divine des choses viles. Il a emprunté au total quelque 24 chapitres à l'ouvrage de saint Thomas.

Il y a quelques années la chronologie traditionnelle à propos de la date de composition de la *Somme contre les gentils* a été mise en doute par Dom Pierre Mark dans son introduction à l'édition du texte de la Librairie Marietti: le saint Docteur aurait écrit son ouvrage pendant son deuxième séjour à Paris. Il insiste sur le fait que Raimond Martin ne mentionne pas la *Somme contre les gentils* dans son *Capistro Iudæorum* de 1267. Dom Mark pense que saint Thomas a commencé à écrire ses deux Sommes à la fois, l'une pour exposer la doctrine de la foi, l'autre pour réfuter les erreurs relatives à celle-ci ([3]). Dom Mark ajoute que c'était l'intention de l'Angélique de mettre un terme aux inquiétudes doctrinales causées par les averroïstes à Paris: certaines erreurs, condamnées seulement en 1270, sont mentionnées dans la *Somme contre les gentils*; Thomas défend la vie pauvre des mendiants contre les critiques de Guillaume de Saint-Amour, il prend ses distances vis-à-vis d'Avicenne, etc. ([4]).

Le père R.-A. Gauthier, pour sa part, tout en souscrivant à la chronologie traditionnelle, écarte l'idée que l'initiative de commencer la *Somme contre les gentils* fût due à une intervention de Raymond de Peñafort: En 1258 la réputation de Thomas n'était pas suffisamment grande pour que saint Raymond ait pu s'adresser à lui. Ainsi « la *Somme contre les gentils* n'est d'aucune façon une œuvre missionnaire ». En 1258 il n'y avait pas d'averroïstes à Paris. Le père Gauthier conclut

([2]) Dans sa biographie de saint Thomas Ptolomée de Lucca note que la *SCG* fut écrite pendant le pontificat d'Urbain IV (1261-1263).

([3]) *Liber de Veritate Catholicae Fidei contre errores Infidelium qui dicitur Summa contra gentiles*, vol. I: Introductio, Turin (Marietti)/Paris (Lethielleux), 1967, 290.

([4]) *O. c.*, p. 287.

que l'ouvrage est une œuvre de sagesse, qui concerne la philosophie et la doctrine de la foi ([5]). Il va sans dire que l'argument de Gauthier est hautement subjectif: à partir de 1256 Thomas avait attiré l'attention sur lui comme un des professeurs les plus prometteurs. Saint Raymond savait que pour une telle entreprise il était mieux de s'adresser à un jeune chercheur qui, d'ailleurs, aurait bientôt terminé son magistère de trois ans à Paris.

Au vu de ces différences d'opinion au sujet de l'intention de Thomas en écrivant la *Somme contre les gentils* et des destinataires de ce livre, il faut analyser le contenu du texte pour essayer de voir à qui sont destinées certaines sections et quelles erreurs furent rejetées par l'auteur. A cette fin nous passerons en revue les différents chapitres pour voir quel but l'exposé pourrait avoir.

Dans certains manuscrits le titre de la *Somme contre les gentils* est *Liber de veritate catholicæ fidei contra errores*, mais dans tous les anciens catalogues des œuvres de Thomas celle-ci est appelée *Liber* (ou *Summa*) *contra gentiles*. L'ouvrage comprend quatre livres: I: Le premier livre, à l'exception de quelques chapitres introductifs, traite de Dieu; II: Le sujet du deuxième livre est la procession des créatures de Dieu; III: alors que le troisième livre considère le retour de celles-ci à Dieu, leur unique fin dernière, retour qui se fait sous la direction de Dieu; IV: enfin, le quatrième livre étudie le régime spécial que Dieu a institué pour que l'homme puisse effectivement atteindre sa fin.

Le quatrième livre traite des mystères de la foi au sens strict due terme, alors que les trois premiers livres considèrent ce qui est accessible à la raison: les arguments qui y sont employés relèvent de la philosophie. Ces trois livres occupent quelque 80% de l'ensemble du texte. Ainsi il se comprend qu'on ait appelé l'ouvrage une *Somme philosophique*. Pourtant ce titre n'est pas exact, car la finalité de l'ouvrage — nous le montrerons ci-dessous — est théologique: amener les lecteurs ou l'auditoire à l'acceptation des présupposés de la foi, présenter, les mystères surnaturels de façon telle qu'ils deviennent acceptables, et réfuter des erreurs à leur propos.

La *Somme contre les gentils* est d'une richesse très grande. Dans son *Geschichte der katholischen Theologie seit dem Ausgang der Väterzeit* ([6]), Martin Grabmann note que, dans aucun autre ouvrage aux dimensions de la *Somme contre les gentils*, il n'y a une telle quantité de doctrines et d'arguments.

([5]) R.-A. GAUTHIER, *Saint Thomas d'Aquin. Contra Gentiles.* Texte de l'édition léonine, introduction de R.-A. Gauthier, traduction de R. Bernier et de M. Corvez, Paris, 1961.

([6]) Freiburg, 1933, p. 79.

Plus haut nous avons évoqué le témoignage de Pedro Marsilio selon lequel saint Raymond de Peñafort aurait demandé à Thomas d'Aquin de rédiger un ouvrage qui pourrait servir à réfuter les positions des juifs et des musulmans. L'enthousiasme des frères prêcheurs pour entrer en dialogue avec eux et pour essayer de les convertir était considérable. Saint Dominique lui-même avait donné l'exemple de rapports bienveillants avec les juifs et les musulmans qui cherchaient le contact. D'autre part, il réfutait dans ses sermons et dans des disputes ceux qui critiquaient l'Eglise (7).

D'ailleurs, cet intérêt pour et ce contact avec le monde musulman étaient assez répandus: Pierre le Vénérfable, abbé de Cluny, avait appris par cœeur les premières lignes du Coran, dont Marco de Toledo ferait une traduction latine autour de 1200-1210. Il est remarquable qu'il y ait une certains analogie entre ces quelques versets du Coran et la conclusion de chacun des quatre livres de la *Somme contre les gentils* qui chante la louange de Dieu:

> Laus Deo universorum Domino
> qui clemens es et misericors,
> summus iudex in die iudicii,
> adoramus Te.

Saint Thomas connaissait bien les critiques et les calomnies de certains païens à propos de la foi, comme on peut le voir dans son *De rationibus fidei contra saracenos, græcos et armenos ad Cantorem Antiochenum*. Voici une liste des objections principales:

[a] Ils nous ridiculisent quand nous disons que Dieu a un Fils.
[b] Selon eux, il est insensé d'attribuer trois personnes à Dieu.
[c] Ils se moquent du dogme établissant que le Christ est mort pour le salut du monde.
[d] Ils incriminent les chrétiens qui disent manger le Christ. Même si le corps du Christ avait été grand comme une montagne, ces millions de chrétiens auraient depuis longtemps fini de le manger tout entier.

Dans cet opuscule saint Thomas mentionne également l'opinion des Grecs et des Arméniens relative à l'état des âmes après la mort: selon

(7) Témoignage du frère Iohannes Hispanus, *Acta canonisationis S. Dominici. Monumenta Ordinis frat. præd. historica*, vol. XVI, 145.

eux, celles-ci ne seraient ni rémunérées ni punies avant la résurrection à la fin des temps. Autre erreur: les Sarrasins et d'autres disent que les actes humains sont nécessaires à cause du gouvernement divin qui est infaillible et contraignant.

Cantor, le correspondant de Thomas, demande à celui-ci des arguments philosophiques que les musulmans pourraient accepter. Dans son opuscule l'Angélique note qu'ailleurs il a traité de ces questions plus en détail. Il se réfère ici sans aucun doute à la *Somme contre les gentils*. Il explique la méthode dont il se servira: on ne peut pas prouver les dogmes de la foi, mais on peut montrer que ce que la foi enseigne n'est pas contradictoire.

Il convient pourtant de noter que, dans la *Somme contre les gentils*, d'autres erreurs aussi sont examinées: des opinions fausses des philosophes anciens, les grandes hérésies, les théories des cathares (8) et de certain auteurs latins médiévaux. Au vu de l'ampleur de cette entreprise on peut se demander ce que saint Thomas lui-même dit de son intention lors de la rédaction de sa Somme. Dans les neuf premiers chapitres du premier livre il s'explique sur le but poursuivi: c'est la tâche du sage de méditer sur la vérité de Dieu et du monde, de la faire connaître aux hommes et de combattre les erreurs contraires. De toutes les entreprises humaines l'étude de la sagesse est la plus parfaite, la plus sublime, utile et agréable. C'est pourquoi, poursuit Thomas, j'ai pris courage pour poursuivre avec l'aide divine la mission du sage. Ainsi est-ce son intention de manifester la vérité que la foi catholique professe et d'écarter les erreurs qui s'opposent à celle-ci.

Le père Gauthier a cru que la première phrase exprime l'intention de saint Thomas, c'est-à-dire que celui-ci a voulu faire un travail de sagesse et donner une expression savante à la fa foi chrétienne. Sans vouloir nier qu'il y ait du vrai dans cette affirmation, nous attirons l'attention sur ce qui suit dans le texte: Thomas veut manifester aux hommes la vérité que la foi chrétienne professe et éliminer les erreurs qui lui sont opposées.

Or, en exécutant son projet, il ne s'adresse pas uniquement aux chrétiens mais à tous, et en premier lieu aux non-croyants, soit directement, soit (le plus souvent) par interposition des missionnaires vivant en contact avec les non-chrétiens. Cela suit [a] du fait que Thomas écrit textuellement qu'il veut réfuter les erreurs des musulmans, des

(8) MARC, *o. c.*, p. 541, renvoie au livre *Adversus Catharos et Valdenses libri quinque* de Moneta de Cremona (Rome, 1743) qui reprend plusieurs des arguments de Thomas.

païens et des juifs (9); [b] cela est impliqué par l'accord total d'une telle finalité avec les tâches proposées aux frères prêcheurs ainsi qu'avec la vie de saint Dominique, leur fondateur; [c] cela suit encore du fait que saint Thomas note au deuxième chapitre que, dans nos discussions avec les musulmans et les païens, nous ne pouvons pas nous servir de la Sainte Ecriture comme ayant autorité. Il faut avoir recours à la raison. Or, comme nous le verrons, c'est exactement ce qu'il va faire dans ce livre. Les textes bibliques auquels il se réfère servent d'illustration et ne sont pas à la base des arguments; [d] cela se dégage en outre de la teneur de ce deuxième chapitre, où l'Angélique a l'air de vouloir s'excuser auprès de ceux qui lui ont demandé de composer ce traité: il est difficile, dit-il, de traiter des fausses opinions de tous ceux qui vivent dans l'erreur. Certaines erreurs ne sont pas si bien connues de lui, comme elles l'étaient des Pères qui vivaient dans un milieu culturel différent. Dans ces paroles se note le désir de saint Thomas de réfuter toutes les erreurs mais, pour des raisons pratiques, il doit se limiter et faire un choix. Ainsi ne sera-t-il pas nécessaire pour lui d'étudier les écrits de tous les auteurs. La *Somme contre les gentils* deviendra donc une apologétique générale; [e] enfiin, on peut le conclure aussi du fait que Thomas réfute, dès le début, des erreurs des philosophes grecs et des incroyants en général. L'expression « ab impugnationibus infidelium defendere » revient à plusieurs reprises (10). Signalons aussi qu'Avicenne est mentionné dix fois mais que, dans presque tous ces passages, Thomas fait à son sujet des observations négatives, comme en I, 13, « ut Avicenna calumniatur ». Toutefois, Avicenne a influencé l'exposé sur la simplicité divine aux chapitres I, 22, 25 et 26.

Etant donné que, dans les quatre livres de la *Somme contre les gentils,* beaucoup d'arguments concernent des opinions peu orthodoxes d'auteurs chrétiens de l'Occident latin ainsi que les grandes hérésies des premiers siècles, il s'ensuit que la finalité de l'ouvrage est nettement apologétique. Si le contenu des trois premiers livres est, pour une grande partie, un exposé démonstratif de vérités accessibles à la raison qui ont un rapport avec la foi chrétienne, c'est toujours en vue de la réfutation d'opinions contraires. Le quatrième livre, en revanche, se présente comme une explication des mystères de la foi à des incroyants: Thomas

(9) Chap. 2: « ...quidam eorum ut Mahumetistae et pagani...; ...sicut contra Iudæos disputare possumus per *Vetus Testamentum*, contra haereticos per *Novum* ».

(10) Voir I, 3 (certains infidèles disent qu'on ne peut rien affirmer de Dieu); IV, 1, et IV, 19, (il faut défendre les mystères qui nous ont été confiés contre les attaques des infidèles); cela vaut en particulier pour l'incarnation (IV, 53 et 41) et l'eucharistie (IV, 62 & 63).

montre que ces mystères ne sont pas impossibles et qu'ils ont une signification profonde, alors que les objections avancées contre eux ne tiennent pas. Evidemment, tout cela ne vise pas à démontrer la foi, mais à aider et encourager les missionnaires et « ad fidelium exercitium et solatium » (11).

Ce que nous venons de dire au sujet du caractère apologétique de l'ouvrage est confirmé par une autre particularité de sa composition. Dans un grand nombre de chapitres des trois premiers livres, où il est question de vérités accessibles à la raison naturelle, saint Thomas écrit à la fin de son exposé que ce qu'il vient de démontrer est ce que la foi catholique professe: « Huic autem veritati divina auctoritas testimonium perhibet » (I, 15 ; « Hanc etiam veritatem catholici doctores professi sunt »; « Hanc autem sublimem veritatem Moyses a Domino edoctus est », (I, 22); « In hac sententia etiam catholici tractatores conveniunt » (I, 23); « Hanc autem confessionem divinæ unitatis etiam ex sacris eloquiis accipere possumus » (I, 42) etc. Dans la même ligne de pensée, l'Angélique ajoute assez fréquemment le nom de l'un ou de l'autre Père ou auteur ecclésiastique, par exemple Jean Damascène ou Denys. Les passages de nature philosophique sont donc conçus comme un acheminement vers la foi. Notons que cette façon de montrer l'accord d'un argument philosophique avec la révélation ou la doctrine chrétienne diffère de celle de la *Somme de théologie*, où la révélation constitue le point de départ (dans les arguments *sed contra*).

A cela s'ajoute le fait que ces chapitres présentent force arguments pour démontrer une certaine vérité. Certes, ce grand nombre de preuves sert à éclairer les différents aspects d'une question, mais il est aussi une indication du caractère dialectique de l'exposé: il fournit les matériaux pour une *dispute*, en apportant les armes pour une démonstration tous azimuts et pour abasourdir l'adversaire par une avalanche d'arguments. Il s'agit sans doute d'un dialogue ou d'une *dispute* de haut niveau, où les interlocuteurs ont une bonne connaissance de la philosophie.

L'ouvrage vise aussi à introduire ces interlocuteurs aux mystères de la foi en présentant ce que Thomas lui-même appelle des quasi-explications de la trinité des Personnes en Dieu, du pourquoi de l'incarnation, des sacrements et de l'achèvement eschatologique de toutes choses, de sorte que, grâce à ces expliactions, des interlocuteurs de bonne volonté, aidés par la lumière divine, se sentiraient attirés à la foi.

Ces arguments et ces explications réconfortent les fidèles en les

(11) IV, chap. 9. Le terme *exercitium* nous semble indiquer que les chapitres de ce livre étaient conçus comme étant au service des missionnaires pour les former et les préparere pour leur dialogue avec des incroyants.

aidant à voir la beauté, l'harmonie et la super-rationalité de la doctrine de la foi. Ces explications comportent également la réfutation des erreurs contraires, erreurs qui se situent sur plusieurs niveaux: erreurs des présocratiques et des platoniciens, erreurs des philosophes juifs et musulmans (Avempace, Avicenne, Averroès), erreurs d'auteurs chrétiens (Origène, Jean Scot Erigène, Amaury de Bène, les averroïstes), et les grandes hérésies ainsi que des points de doctrine en litige avec les orientaux (la procession du Saint-Esprit du seul Père).

Le caractère apologétique de la *Somme contre les gentils* ressort clairement des propos de saint Thomas: vu les limites de notre connaissance naturelle, il serait ridicule de vouloir exclure la doctrine de la foi sous le prétexte qu'on ne la comprend pas ([12]). En raison de la faiblesse de l'intelligence, cette aide de la part de Dieu qu'est la révélation est souhaitable ([13]). Celle-ci est d'ailleurs nécessaire, si l'on considère que, par une disposition de la providence divine, l'homme est ordonné à une fin plus haute que ce qu'il peut connaître en cette vie, alors qu'il doit être capable de trouver son chemin; deuxièmement, la révélation de ces mystères nous rend conscients de combien Dieu surpasse ce que l'homme peut connaître à son sujet; enfin, celle-ci est un antidote contre l'orgueil ([14]).

Considérons tout cela plus en détail en examinant d'abord la structure du texte. Le premier livre, à l'exception des chapitres introducteurs (1 à 9), traite de Dieu: sont étudiées successivement les questions de l'existence de Dieu et de ses attributs, de la science et la volonté divines. Les quinze derniers chapitres considèrent la joie, les vertus morales, la vie et la béatitude divines. Pour sa plus grande partie, ce premier livre expose la théologie philosophique et présente un grand nombre d'arguments pour démontrer comment est Dieu. En plusieurs endroits saint Thomas a ajouté des sections spéciales, voire des chapitres entiers, pour réfuter des erreurs relatives au thème traité. Bien sûr, tous les chapitres réfutent implicitement les erreurs contraires. Beaucoup de ces erreurs relèvent du néoplatonisme ou procèdent de positions d'Avicenne.

Le deuxième livre examine la procession des créatures de Dieu. Saint Thomas y insiste tout particulièrement sur la nature des substances séparées et de l'âme humaine. Ces chapitres nous semblent exprimer d'une façon fort heureuse la finalité de la *Somme contres les gentils*.

([12]) I, chap. 3.
([13]) I, chap. 4.
([14]) I, chap. 5.

Il vaut la peine de s'y arrêter. Un versicule du *Psaume 142*, « In factis tuis meditabor », caractérise le contenu de ce deuxième livre. L'Angélique relève que la considération des créatures est utile pour connaître la doctrine de la foi, car elle nous fait admirer la sagesse et la puissance divines, nous enflamme d'amour ([15]) et produit en nous une certaine ressemblance avec Dieu.

Il y a plus: connaître les créatures nous aide à détruire des erreurs au sujet de Dieu, comme les arguments suivants le montrent: si l'on ignore la nature des créatures, et en particulier le fait qu'elles sont des étants *ab alio*, on pourrait être séduit par l'idée qu'elles sont la cause première et, par conséquent, nier qu'il y a un être au dessus d'elles. Il s'ajoute que, si l'on ignore la nature des choses, on croira plus facilement que celles-ci sont soumises aux anges. Les auteurs qui soutiennent l'opinion selon laquelle les créatures procèdent de Dieu d'une façon nécessaire ne connaissent pas l'être véritable de celles-ci.

Il n'est donc pas vrai que ce qu'on pense au sujet des créatures ne fait pas de différence, pourvu qu'on sache ce que Dieu est. Une erreur au sujet des créatures conduit à des opinions fausses sur Dieu ([16]). A ce propos saint Thomas rappelle que le théologien n'étudie pas les choses de la même façon que le philosophe. Cela explique pourquoi il n'aborde pas des thèmes philosophiques qui n'ont pas de rapport direct avec la théologie ou l'apologétique.

Alors que les premiers chapitres du deuxième livre constituent une introduction au thème, les chapitres six à trente-huit considèrent la création: il est en accord avec sa nature que Dieu soit le principe de l'existence des choses et qu'il soit de ce fait la cause par laquelle celles-ci existent. De cette façon est écartée l'erreur de ces philosophes anciens qui affirmaient que certains corps n'ont pas de cause de leur être. Est réfutée en même temps l'opinion selon laquelle la matière n'a absolumment pas de cause ([17]).

Saint Thomas détermine plus en détail ce qu'est la création et ajoute deux chapitres pour montrer que seul Dieu peut créer. De cette manière est réfutée la théorie d'Avicenne et de ceux qui le suivent, selon laquelle Dieu ne produit que la première substance et celle-ci la deuxième, etc.

Au treizième siècle la question de savoir si le monde est éternel

([15]) II, 2: « ...ipsius Dei fontana bonitas, rivulis bonitatis in singulis creaturis repertis diligenter comparata, animas hominum inflammatas totaliter ad se trahet ».
([16]) II, 3: « Nam error circa creaturas redundat in falsam de Deo sententiam et hominum mentes de Deo abducit ».
([17]) Chapitre 16.

ou, du moins, aurait pu l'être, revêtait une grande importance. Huit chapitres lui sont consacrés. Sur cette question les erreurs des philosophes grecs et arabes ainsi que de certains docteurs parisien abondent ([18]).

La distinction entre les étants est étudiée aux chapitre 39-45. Selon certains penseurs, les différences seraient le fait de la matière (Anaximandre, Démocrite, etc.) ou d'une infinité de principes matériels (Anaxagore). Quelques-unes de ces erreurs ont influencé la façon dont certains auteurs chrétiens ont formulé la doctrine de la foi. Ainsi la théorie selon laquelle il y a deux principes contraires se retrouve dans le gnosticisme et le manichéisme. La distinction entre les choses n'est pas non plus l'effet de causes secondaires, comme le veulent certains hérétiques modernes (les averroïstes?). Thomas écarte également une opinion d'Origène qui affirmait que Dieu a fait les choses égales ([19]). Au contraire, c'est Dieu qui est la cause de leurs différences.

Dieu occupe la première place: il est la fin que toute chose cherche à atteindre. Il est évident que les créatures immatérielles ont plus de valeur que les choses corporelles. Elles sont donc étudiées d'abord ([20]). La perfection de l'univers exige leur existence. Dans ces chapitres l'erreur des matérialistes est exclue et Thomas montre successivement que les substances intellectuelles sont immatérielles et incorruptibles. Leur être diffère de leur essence, ce qui n'est pas le cas pour Dieu ([21]).

Du chapitre 56 au chapitre 89 saint Thomas étudie l'homme et tout particulièrement l'âme humaine. Comment une substance intellectuelle peut-elle s'unir à un corps? Problème insoluble pour les platoniciens. A ce sujet il y a force erreurs. Pour expliquer cette union Averroès a conçu la théorie d'un intellect unique. Thomas la rejette, comme d'ailleurs aussi celle de Galène et d'autres qui affirment que l'âme est une harmonie ou un ensemble de composants physiques. Thomas montre contre les averroïstes que le substrat substantiel de l'intellect doit être la forme du corps. Enfin, le problème de la mort est examiné: quand le corps se corrompt, l'âme conserve son existence. Cinq arguments contraires sont réfutés; d'ailleurs, un « nombre infini » de textes bibliques témoigne de cette immortalité. Les âmes des animaux, en revanche, ne sont pas immortels. A propos de la question de l'origine de l'âme humaine, Thomas réfute l'erreur d'après laquelle l'âme est une partie de la substance divine, erreur qui provient de trois sources: l'opinion que tout est matériel; la théorie de l'unité de l'intellect; la ressemblance de l'âme avec Dieu ([22]).

Les chapitres 90 à 100 étudient les substances intellectuelles séparées qui sont très nombreuses, mais ne sont pas égales les unes aux autres, contrairement à ce que disait Origène.

Passons au troisième livre, qui est le plus long de la *Somme contre les gentils*. Son thème est le retour de l'homme à Dieu: le Créateur dirige tous les étants vers leur fin. Dans une première partie Thomas traite de la fin de toutes les créatures (chapitres 2 à 63), dans la seconde il considère le gouvernement divin du monde (chapitres 64 à 110), alors que la troisième partie concerne la providence spéciale relative aux hommes (chapitres 111 à 163).

Tout agent agit en vue d'une certaine fin. L'erreur des naturalistes anciens est à écarter: ceux-ci disaient que tout arrive par nécessité naturelle. Les choses ne poursuivent jamais le mal en tant que tel; le mal n'a pas de subsistance propre et il n'y a pas de mal suprême, comme l'affirment les manichéens (chapitres 4-15) ([23]). Dieu est la fin dernière de toute chose ([24]). Les étants cherchent Dieu et l'imitent aussi en tant qu'il est une cause efficiente. Il est un honneur de pouvoir collaborer avec Dieu ([25]). Les différentes choses se rendent plus semblables à Dieu en autant qu'elles poursuivent leur propre perfection ([26]). L'intellect créé cherche à s'unir à Dieu le plus intimement possible ([27]).

Plusieurs erreurs par rapport à la nature de la fin dernière sont exclues ([28]). Notre bonheur existe-t-il dans la connaissance des substances séparées? (Avempace). Non, cela est impossible ([29]). Nous ne connaîssons pas ces substances dans notre propre âme ([30]). - Il est impossible

([18]) Chapitres 31-38.

([19]) *De principiis*, II, 9. Signalons que, à plusieurs endroits de la *Somme contre les gentils*, Thomas critique des théories d'Origène.

([20]) Chapitres 46-55.

([21]) Chap. 52: « Hinc est quod in *Exodi* III, 14 proprium nomen Dei ponitur esse qui est ».

([22]) Thomas note que, de son temps, certains professeurs identifiiaient l'intellect agent à Dieu (Guillaume d'Auvergne) (chap. 85).

([23]) Thomas cite une phrase-clef de Denys: « Malum est præter intentionem et voluntatem ». Notons que dans la *Somme contre les gentils* Denys est cité plus fréquemment qu'Augustin ou Damascène. Cela est peut-être un indice du fait que Thomas avait en vue des discussions philosophiques avec des platoniciens (même si son intention profonde et la finalité de son ouvrage demeurent théologiques).

([24]) Chapitre 18.

([25]) Chapitres 18-21.

([26]) Chapitre 24.

([27]) Chapitre 25.

([28]) Chapitres 26-40.

([29]) Chapitre 44.

([30]) Chapitre 46.

de voir l'essence divine dans cette vie. Par conséquent, nous ne pouvons pas atteindre le bonheur lors de notre vie sur terre. Thomas rejette en passant la théorie augustinienne d'une illumination de notre intellect par Dieu (31).

Il est frappant que dix chapitres soient consacrés à la connaissance des substances séparées, c'est-à-dire à des conceptions qui à Paris ne revêtaient pas une grande importance, mais qui étaient au premier plan de la spéculation musulmane et néo-platonicienne, telle qu'on la trouvait en Espagne, au Maroc et en Sicile.

Aux chapitres 51 à 63 saint Thomas expose de quelle façon l'intellect créé peut voir Dieu et réfute les arguments de ceux qui nient la possibilité de la vision béatifique. Cette négation n'était pas rare parmi les théologiens occidentaux qui souscrivaient à la théologie dite négative: Jean Scot Erigène (32), Amaury de Bène (33) et même saint Albert. Celui-ci admettait que l'homme peut connaître quelques aspects de Dieu, mais non pas vraiment son essence (34). Cette vue négative trouvait un appui dans la noétique d'Avicenne: selon celui-ci l'intelligible, l'intellect et l'acte cognitif ne sont pas une seule chose, comme l'enseigne Aristote (35). On ne connaît les choses que grâce à leurs espèces cognitives; or, aucune espèce créée ne peut représenter l'essence divine. L'opinion qui niait la possibilité de la vision béatifique fut condamnée par le chancelier Odon en 1241. Saint Thomas souligne que n'importe quel intellect peut recevoir la vision de Dieu (36). Il ajoute que la béatitude que la vision de Dieu nous procure est éternelle et il exclut l'opinion d'Origène selon laquelle les âmes des bienheureux peuvent faire une nouvelle chute et être unies à des corps.

La deuxième partie de ce troisième livre concerne la providence en général. Thomas rejette en premier lieu la théorie de plusieurs philosophes grecs qui affirmaient que tout arrive nécessairement (37). Il réfute également la théorie des *Loquentes in lege Maurorum*, qui niaient la conservation de tous les étants par Dieu (38), et l'opinion selon laquelle les créatures n'ont aucune activité (39). La providence divine n'exclut ni

(31) Chapitre 47.
(32) *De divisione naturæ*, I 8.
(33) Voir G.-C. Capelle, *Amaury de Bène. Etude sur son panthéisme formel*, Paris, 1932, 105.
(34) *In De divinis, nominibus*, (Simon) 10, 4; 11, 28.
(35) *Liber de anima*, V 6; P.-M. de Contenson, « Avicennisme latin et vision de Dieu au début du XIIIème siècle », dans *AHLDMA* 34 (1959) 29-97.
(36) Chapitre 57.
(37) Chapitre 64.
(38) Chapitre 65.
(39) Chapitre 69. Avicebron: « nullum corpus est activum ».

la contingence dans les choses ni le mal (40). Elle n'exclut pas non plus ni le libre choix de l'homme ni le hasard. Plusieurs erreurs sont réfutées, en particulier celle de philosophes anciens.

Selons des auteurs comme Alexandre d'Aphrodise et Averroès (41) la providence divine ne s'étend pas à la partie centrale de l'univers. Saint Thomas les contredit (42). Durant sept chapitres il considère la théorie selon laquelle les corps célestes influencent le déroulement de la vie humaine, théorie très diffusée dans l'aire de la culture musulmane. Thomas exclut toute influence directe sur l'intellect et la volonté de l'homme (43). Quant aux actes de sa volonté, l'homme est subordonné à Dieu seul (44). La provdence divine, certes, est infaillible, mais elle n'impose pas inévitablement de la nécessité aux processus et aux activités qui ont lieu dans le monde (45). Dans ce contexte, Thomas réfute quelques opinions fausses au sujet de la prière (46). Dieu peut intervenir directement dans l'intellect humain et se révéler à l'homme, comme il peut intervenir aussi dans le cours naturel des choses (47). L'intention apologétique de l'ouvrage se voit aussi dans certains passages où saint Thomas traite de quelques effets spéciaux, attribués à la magie ou au diable. On la constate également dans ces textes où il écarte la doctrine manichéenne selon laquelle les démons sont mauvais par nature. Il nie que ceux-ci soient liés à des corps (48).

La troisième partie de ce livre, chapitres 111 à 163, concerne la providence divine spéciale relative aux substances intellectuelles. Dans cette section, un certain nombre de problèmes relevant de la morale sont discutés. L'Angélique rejette l'opinion qui affirme qu'il n'est pas permis de tuer des animaux (49), il traite de la loi ainsi que de l'obligation d'avoir une conception correcte de Dieu et de servir lui seul. C'est une grosse erreur que de dire qu'il ne fait aucune différence quel credo on professe (50). Dans les chapitres suivantes Thomas montre la beauté de la vraie religion.

Les chapitres 122 à 126 traitent du mariage, de la monogamie, de

(40) Chapitres 71-72.
(41) *In XII Metaph.*, comm. 52.
(42) Chapitres 75 & 76.
(43) Chapitres 82-86.
(44) Chapitre 91.
(45) Chapitre 94.
(46) Chapitres 95 & 96.
(47) Chapitres 100-102.
(48) Chapitres 107-109.
(49) Chapitre 113.
(50) Chapitre 118.

l'indissolubilité du lien du mariage et de la fornication. Le texte est clair sur ce point: tout rapport charnel n'est pas peccamineux. Au chapitre 127 Thomas souligne que l'on peut faire usage de toute sorte de nourriture sans péché. Le bien et le mal dans nos actes ne proviennent pas seulement de la façon dont ceux-ci se rapportent à la loi, mais aussi de la question de savoir si ces actes sont conformes à l'ordre naturel ou non ([51]).

Arrivé à ce point de son étude du troisième livre, le lecteur est surpris d'y rencontrer cinq chapitres sur la pauvreté volontaire, question très débattue à Paris à l'époque ([52]). Néanmoins, même ces discussions ont un rapport probable avec l'intention missionnaire et apologétique de l'ouvrage: la pauvreté volontaire est au centre du message évangélique; en pays de mission la vie des mendiants ne pouvait qu'étonner, parce qu'en général les habitants y étaient engagés dans la poursuite de richesses matérielles.

Deux chapitres traitent de la continence volontaire. Certaines objections contre celle-ci, basées sur des arguments tirés de la philosophie aristotélico-averroïste, furent condamnées en 1270 par l'évêque Tempier. Enfin, saint Thomas montre qu'il est louable de faire le vœu d'obéissance ([53]). Toutes les vertus ne sont pas égales ([54]). Dieu rémunère et punit les hommes pour leur conduite. Saint Thomas prouve qu'il y a une punition qui ne se terminera jamais ([55]). Les chapitres 147 à 163 traitent de la grâce, sa gratuité et sa nécessité pour atteindre notre fin ultime. Des erreurs à ce sujet, en particulier le pélagianisme, sont réfutées.

Dans les trois premiers livres saint Thomas étudie des thèmes et propose des arguments que la raison naturelle peut comprendre. Il va parler maintenant, au quatrième livre, de ce que Dieu a révélé et qui dépasse l'intellect humain ([56]). La connaissance naturelle de Dieu est très faible et peu claire. Voilà pourquoi Dieu dans sa bonté s'est révélé à nous. On voit un certain ordre dans cette révélation: l'homme a été conduit graduellement d'une connaissance imparfaite à une appréhension

([51]) Chapitre 129.
([52]) Chapitres 131-135.
([53]) Chapitre 138.
([54]) Chapitre 139.
([55]) Chapitre 144.
([56]) C'est ainsi qu'en III, chap. 141, où il est question des différences entre les péchés, Thomas ne voulait pas traiter du péché originel (« de hac inordinatione in natura humana existente ex peccato originali, posterius dicetur »), probablement parce que dans le projet général de l'ouvrage il convenait de le situer parmi les mystères de la foi révélés à l'homme.

plus parfaite. D'autre part, cette révélation, déposée dans la Sainte Ecriture, est concise. Elle doit être considérée comme analogue aux principes à partir desquels l'homme avance dans les sciences. Il faut étudier ces données fondamentales et les défendre contre les critiques des infidèles, mais sans pourtant avoir la prétention de connaître nous-mêmes parfaitement la révélation. Thomas veut montrer que les vérités révélées ne s'opposent pas aux exigences de la raison. Dans ce but il suit l'ordre des thèmes de la première partie de son ouvrage et traite successivement de [a] ce que la révélation nous enseigne au sujet de Dieu lui-même (chapitres 2-26); [b] ce que Dieu a fait en dépassant le plain naturel dans l'incarnation, et ce qui est consécutif à celle-ci (chapitres 27 à 55); [c] ce que l'homme espère atteindre en cette vie, grâce aux sacrements (chapitres 56 à 78) et dans l'au-delà, à savoir la résurrection et la béatitude (chapitres 79 à 97).

Le quatrième livre est très beau et, en certains endroits, presque poétique. Il se prête, en effet, à être employé dans la catéchèse de non-chrétiens, quand il s'agit d'expliquer quelque peu les mystères de la foi, les rendre attractifs et résoudre certaines difficultés soulevées contre eux. Signalons que saint Thomas n'a pas jugé nécessaire d'ajouter un chapitre au sujet de la Bible en tant que véhicule de la révélation. Il se limite à l'observation qu'il va traiter de ce qui a été transmis dans les textes (« in sermonibus ») de la Bible. La raison de cette omission est peut-être que ce n'était pas le fait d'un document écrit contenant une révélation de la part de Dieu qui posait un problème aux juifs et aux musulmans de son époque, mais certaines vérités propres à la foi chrétienne. D'ailleurs, au long des trois premiers livres, Thomas a « haussé » l'auctorité de la Bible en indiquant à maintes reprises que la teneur d'une conclusion philosophique avait déjà été exprimée dans la Bible.

Dans la première partie de la première section du quatrième livre, le thème d'une génération en Dieu est considéré. Thomas présente l'enseignement de la Bible, il explique et réfute certaines erreurs. L'introduction au thème et l'exposé sont faits de manière à être intelligibles pour des non-chrétiens. A plusieurs reprises il fait appel aux professions de foi des conciles ([57]). Les erreurs réfutées sont les hérésies de Photius, Sabellius et Arius. La racine de ces erreurs est la prétension de vouloir mesurer les mystères de la vie divine avec la raison humaine (« suo sensu metiri præsumentes »). Quant à Arius, saint Thomas note que

([57]) Chapitres 4 & 7, où il est question de la *fides catholica*. On sait que pour la rédaction de la *Catena aurea* saint Thomas a consulté la traduction latine des actes des grands conciles, soit au Mont Cassin, soit à la cour papale à Orvieto.

celui-ci a été influencé par le (néo-)platonisme. Il faut avoir à l'esprit, dit-il, que le mode de génération est différent selon l'être dans lequel celle-ci a lieu ([58]).

Les chapitres 15 à 25 traitent de la personne et de la procession du Saint-Esprit. L'Angélique indique d'abord les raisons pour lesquelles certains auteurs ont pensé que le Saint-Esprit est une créature ([59]). Il passe au crible quelques difficultés ([60]), apporte les témoignages des conciles pour réfuter les positions de certains docteurs grecs, qui soutiennent que le Saint-Esprit ne procède pas du Fils. Cette partie se termine avec une page des plus belles sur le mystère trinitaire et les similitudes de la Trinité dans les créatures, à savoir dans l'esprit humain et dans la nature: la nature, dans ses structures essentielles, est une représentation lointaine du Fils, les inclinations naturelles le sont du Saint-Esprit.

Ici se voit l'ampleur de l'entreprise de Thomas: il veut exposer le sens profond des mystères de la foi et réfuter les erreurs principales à leur sujet, d'où qu'elles viennent.

Nous passons à la deuxième partie du quatrième livre. Aux chapitres 27 à 55 est considérée l'incarnation, qui est l'œuvre (« facinus ») la plus merveilleuse que Dieu a faite et à laquelle tous les autres miracles sont ordonnés. Thomas passe en revue les différentes erreurs à propos du Christ qui circulaient aux premiers siècles de l'ère chrétienne (chapitres 28 à 38), pour formuler ensuite la foi catholique à ce sujet. Pourtant le dogme de l'union hypostatique semble comporter des difficultés notables. Thomas répond à de nombreuses questions: pourquoi précisément la Deuxième Personne de la Trinité a-t-elle pris la nature humaine? Pourquoi le Christ devait-il naître d'une vierge? Après avoir montré que l'incarnation n'était pas impossible, Thomas en indique la convenance (chapitres 50 à 55): une première raison de convenance est donnée avec le péché originel, état qui affecte tous les hommes et dont ils ne peuvent pas se libérer eux-mêmes. Saint Thomas voit plusieurs raisons de convenance: l'incarnation nous donne une inébralable confiance en Dieu: si Dieu s'unit à la nature humaine, il semble à notre portée d'être unis à Dieu dans la vision béatifique; enfin, l'incarnation du Fils de Dieu nous donne une meilleure idée de notre dignité ([61]). L'incarnation de Dieu n'est pas impossible; les objections soulevées contre elle ne tiennent pas. La conclusion de cette section est sobre: il

([58]) Chapitre 11.
([59]) Chapitre 16.
([60]) Chapitre 23.
([61]) Chapitre 54.

est devenu clair que ce que professe la foi chrétienne n'est pas impossible ni incongru ([62]).

Ensuite il s'agit de faire parvenir aux hommes les bienfaits de l'incarnation: le Christ est devenu dans sa mort la cause universelle du salut. Comme le Christ lui-même était visible, les choses qui nous relient à lui — les sacrements — sont elles aussi visibles. Du chapitre 56 au chapitre 88 saint Thomas explique d'abord que le nombre des sacrements se comprend selon une analogie avec la vie naturelle, pour traiter ensuite des sacrements lindividuels. Au chapitre 62 sont énumérées les difficultés que le non-chrétiens soulèvent contre le sacrement de l'Eucharistie, en particulier contre la présence réelle du Christ. On ne saurait trouver meilleure confirmation de l'intention missionnaire et apologétique de saint Thomas en composant sa *Somme contre les gentils* que son traitement de ces attaques, critiques et doutes. En cinq chapitres il repond à ces difficultés pour conclure en termes mesurés mais fermes que la doctrine de l'Eglise à propos de ce sacrement ne contient rien qui ne soit impossible ([63]). Au chapitre 69 Thomas montre contre les grecs que l'on peut célébrer ce sacrement aussi bien avec du pain azyme qu'avec du pain fermenté.

Après une série de neuf chapitres sur les autres sacrements, l'eschatologie est traitée (chapitre 79-97). La résurrection, qui est la fin et le couronnement de la rédemption, vient en premier lieu. Les objections contre la résurrection sont mentionnées et réfutées par une série impressionnante d'arguments ([64]). La théorie païenne d'un retour cyclique est exclue ([65]). Les corps des ressuscités seront de la même nature que le corps mortel mais ils auront une autre disposition. Le sexe féminin ne manquera pas. Thomas explique ensuite que les corps des condamnés peuvent souffrir, même éventuellement du feu, au sens d'une certaine liaison à la matière ([66]). Les âmes des défunts recevront leur récompense immédiatement mais, au moment de leur mort, toutes n'auront pas encore les dispositions requises pour être admises immédiatement à la vision béatifique.

C'est ainsi qu'il faut qu'existe le purgatoire ([67]). Les âmes des malfaiteurs ont la volonté immuablement tournée vers le mal. Les deux derniers chaptres parlent du jugement final et de l'état du monde après le jugement. L'exposé est clair et convainc par le bienfondé de

([62]) Chapitre 55.
([63]) Chapitre 68.
([64]) Chapitres 80 & 81.
([65]) Chapitre 82.
([66]) Chapitres 89 & 90.
([67]) Chapitre 91.

son raisonnement. Comme nous l'avons déjà dit, il serait difficile de rédiger un texte plus apte à amener les incroyants et ceux dans l'erreur à une certaine appréciation, voire adhésion à la doctrine de la foi que la *Somme contres les gentils* de saint Thomas d'Aquin.

S'il est vrai que Thomas a composé une apologétique tous azimuts, qui passe au crible des théories philosophiques fausses, les hérésies, aussi bien que les difficultés que juifs, musulmans et incroyants en général soulèvent contre plusieurs vérités de la foi, l'examen détaillé de tous les chapitres nous force à conclure que l'intention d'écrire un ouvrage qui serait utile aussi dans le dialogue et les *disputes* avec les savants juifs et musulmans, était présente à l'esprit de Thomas.

D'ailleurs, il eût été difficile pour lui de se limiter à la discussion des problemes les plus en vue des non-chrétiens dans les pays musulmans: dans des *disputes* plus poussées les missionnaires n'auraient guère pu éviter de toucher à d'autres questions et ils se seraient vu obligés de discuter les conceptions défendues par les anciens philosophes ou par les hérétiques chrétiens. Même les erreurs ont des liens mystérieux et reviennent au cours des siècles. Voilà pourquoi saint Thomas, en donnant suite à une demande qui semble lui avoir été faite, a conçu le projet d'une apologétique embrassant une très grande part de ces conceptions erronées qui ont une incidence sur la formulation de la doctrine de la foi. Ainsi la *Somme contre les gentils*, qui est le fruit de connaissances hors du commun et d'un travail ardu, est devenue la plus grande œuvre de théologie apologétique de toute la tradition catholique. En même temps, les explications sublimes autant que belles des mystères de la foi réconfortent les chrétiens et leur font voir quelques lueurs de la sagesse divine et de la beauté de son amour.

P. Alvaro Huerga, O.P.
Socio de la Pontificia Academia Teológica Romana

EL CARDENAL CAYETANO ANTE LOS PROBLEMAS TEOLOGICOS DEL NUEVO MUNDO

1. *Nuevo Mundo, Nueva Evangelización*

El 12 de octubre de 1492 se yergue en la historia de la humanidad como un hito trascendental, luminoso y divisor. Ese día Cristóbal Colón avistó o descubrió el *Novus Orbis*, como le llama, *more humanistico*, Pedro Mártir de Anglería (de Anghiera) en su *De Orbe novo decades* (Alcalá, 1516); que Colón tuviese una idea borrosa sobre esas "islas ignotas" de la mar océana, o no supiese que había descubierto un *Novus Orbis* —más bien se aferró a que eran las tierras del Gran Kan, es decir, el actual Japón o, como se dirá a no mucho tardar las *Indias*... Occidentales—, no empece a la trascendencia del hecho, con el que se inicia la « Edad Moderna » (1). La verdad es que, pese al entusiasmo con que Colón describe su "descubrimiento" —sustancialmente, que la tierra es redonda—, sus coetáneos apenas la otorgaron importancia. Europa, la vieja y culta y humanista Europa, no se percató de la "invención" de un Nuevo Mundo y, por consiguiente, del significado geográfico, y antropológico, y comercial, de la hazaña colombina. Al menos en esas postrimerías del siglo XV no se le da apenas relieve, y tampoco en los lustros siguientes. Un sagaz conocedor de la cultura europea de esa época, Marcel Bataillon, subraya que el público francés prestó más curiosa atención a los turcos que a los amerindios. Con amarga ironía apunta: « Ni a Erasmo ni a la inmensa mayoría de sus contemporáneos preocupó mucho el *Orbis novus* » (2). Un repaso a las ideas y a los temas de los humanistas de vanguardia o

(1) Cf. Paolo E. Taviani, *Cristóbal Colón. Génesis del gran descubrimiento*, Novara, Istituto Geografico Agostini, 1982.

(2) Marcel Bataillon, *Erasmo y España*, México-Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1950, t. II, p. 444. Ib., n. 28 reseña de G. Atkinson, *Les nouveaux horizons de la renaissance française*, Paris, 1935, contrasta esta « relativa indiferencia » con el interés de la literatura humanista por los turcos.